« Les atrocités nucléaires peuvent encore arriver »

Noriko Sakashita a survécu à la première bombe nucléaire de l'Histoire, larguée sur Hiroshima en 1945. Elle est venue à Monaco pour raconter son enfance, après le bombardement

Noriko Sakashita est une hibakusha. Dans son pays, le Japon, cela signifie « personne affectée par la bombe ». C'est le nom que l'on donne aux survivants de l'arme nucléaire. Un nom créé de toutes pièces, qui reflète le nombre de victimes et le besoin de les désigner.

Dans son tailleur clair, dont les motifs sont empruntés aux traditionnels kimonos, elle nous rejoint avec une grande joie sur le quai du port Hercule. Rien sur le visage de cette petite femme vive ne laisse deviner l'horreur qu'elle a vécue enfant et qui a influencé toute sa vie. Le 6 août 1945, elle a 2 ans. Ce qui va se produire à 8 h 15, alors qu'elle joue sur la véranda, pendant que sa mère fait la lessive, elle ne s'en souviendra pas. « J'étais trop jeune pour avoir des souvenirs à moi. Mais tous les membres de ma famille que j'ai interrogés m'ont raconté la même histoire. » Encore et toujours.

Dans la culture japonaise, il est très inhabituel de s'épancher sur sa vie privée. Noriko Sakashita a dépassé cela pour partager avec le monde l'horreur de son enfance.

Et le monde devient noir

À 8 h 15 ce matin-là, une lumière d'une intensité inconnue jusqu'alors irradie la ville. Puis l'explosion, le souffle. La destruction. Leur maison, comme celle de tout le quartier, est balayée. Ils sont soufflés. « Tous les voisins, les voisines, les enfants étaient sous les débris. Un peu plus tard, ma grand-mère et ma mère ont essayé de sauver des femmes et des enfants. Mais nous nous sommes retrouvés englouties dans un océan de flammes. »

Au cœur du chaos, ils errent ensemble à la recherche d'un endroit sûr. Ils ne savent pas encore qu'il n'y en a pas. « Le monde était devenu tout noir, couvert par des poussières, de la suie et des cendres. Les rues étaient pleines de blessés, nus, les vêtements en lambeaux, certains brûlés, retenant leurs tripes, la peau brûlée et décollée, à la recherche d'un peu d'eau à boire. Et puis une pluie noire et dure comme du goudron s'est mise à tomber. Nous avons appris plus tard que c'était une pluie radioactive. »

Un cataclysme qui les suivra pour toujours. « Lorsque nous savons pu nous enfuir, ma mère a eu une vive douleur à la jambe. Elle pouvait voir son visage et ses mains mais la seule de son corps était sous les débris. Elle croyait bien qu'elle allait mourir sur site. Elle considérait qu'à partir de ce moment-là, elle était devenue un déchet. »

Pendant des années, on lui répétera qu'elle est très exposée à la radioactivité. Quand elle a 10 ans, sa santé se dégrade. « Sous mon bras, une bosse est apparue. » Elle devient écrasée sous un cercle de la taille d'une pastèque. « C'était très impressionnant. Quand on est allé à l'hôpital, beaucoup d'enfants avaient la même chose. » Plus tard, sa colonne vertébrale se déforme. Elle est une jeune adulte, et elle essuie un refus d'embauche après l'autre. « J'avais un statut particulier. Je ne pouvais pas me permettre d'être malade. J'aurais perdu mon emploi. » Alors, elle tient bon.

Parler de paix

À la douleur physique s'ajoute une autre peine : « La société japonaise nous a discriminés. Il était très difficile de trouver un emploi, se quelqu'un pour se marier. » Elle a eu de la chance. « Quand j'ai serré la main d'un homme qui l'hibakusha, le patronche a dit à mon sujet : "Il faut choisir la fille qui aime la vie et qui parle de paix". »

Elle continue aujourd'hui de parler de paix. Elle n'a pas eu d'enfants, nous elle va d'établissements en établissements pour [illegible] pays possédant des armes nucléaires qu'ils peuvent utiliser. Elles peuvent faire disparaître l'humanité comme un objet sans valeur. Quand je regarde les actualités, j'ai peur. J'ai vraiment peur. Pourquoi ne comprennent-ils comme ça ? » Apparemment, tout est contrôlé par des ordinateurs. Il suffit de presser un bouton pour détruire le monde. Il faut arrêter cela. »

Texte et photos :
Ludovic Mercier
lmercier@nicematin.fr

Questions à Jean-Marie Colin, porte-parole France de l'organisation ICAN, Prix Nobel de la paix 2017

« Il n'y a que deux fins aux armes nucléaires : les détruire ou les utiliser. On connaît tous la meilleure »

Jean-Marie Colin est le porte-parole d'ICAN France, une coalition d'organisations non gouvernementales qui militent pour l'abolition des armes nucléaires. Il voyage à travers le monde accompagné de Noriko Sakashita, une survivante d'Hiroshima, qui apporte son témoignage.

Pour quelle raison êtes-vous venus à Monaco ?

Nous voulions porter le témoignage d'une hibakusha, et parler du traité d'interdiction des armes nucléaires, qui est un nouveau traité adopté le 7 juillet 2017 à l'ONU, qui est en cours de ratification et qui aura force de loi internationale en 2020. Nous sommes venus demander au prince Albert II qu'il engage la Principauté dans ce traité qui travaille sur le désarmement et la non-prolifération des armes nucléaires, les seules armes de destruction massive encore autorisées [1].

Tous les États que vous visitez acceptent-ils ?

C'est compliqué de convaincre les États qui ont des armes et qui montrent qu'ils sont prêts à s'en servir. Mais quand vous montrez que vous êtes prêts à vous servir d'armes nucléaires, alors vous envoyez le message que vous êtes prêts à détruire des populations de millions, de millions de civils, de détruire des éléments du patrimoine mondial, et l'environnement. C'est compliqué avec l'État français et avec les membres de l'OTAN. On ne peut pas continuer à faire reposer sa défense sur ces moyens en parlant sur l'idée que personne n'utilisera ce type d'armes. Il n'y a que deux fins aux armes nucléaires : on les détruit ou on les utilise. On sait tous quelle est la meilleure fin.

Concrètement, quelles sont les conséquences d'un bombardement nucléaire ?

On pourrait avoir tendance à imaginer que les conséquences toucheraient uniquement les populations locales, mais c'est faux. Si demain une guerre nucléaire explose au Pakistan, nous serons immédiatement affectés. Au-delà du souffle, et de la destruction sur place, une quantité phénoménale de cendre serait envoyée dans l'atmosphère, ce qui empêcherait la lumière du soleil de parvenir au sol et engendrerait ce que l'on appelle l'hiver nucléaire qui durerait entre plusieurs mois et plusieurs années, et provoquerait la famine pour deux milliards d'individus.

Tant que des pays à risque utilisent ces armes, peut-on vraiment y renoncer ?

Le désarmement nucléaire n'est pas négatif. C'est quelque chose de positif, parce que c'est ce qui doit nous permettre d'avancer vers plus de sécurité internationale alors qu'aujourd'hui on est bien dans l'insécurité. Le désarmement prend du temps, et une écrasante majorité du monde le souhaite. Alors si la France prenait son bâton de pèlerin pour en parler politiquement, les États d'Europe suivraient. Tant qu'on ne fait rien, on ne peut pas avancer. Et c'est exactement ce qui se passe. La France va doubler son budget de dissuasion nucléaire dans les prochaines années et passe à 6 milliards d'euros en 2023 contre 3 milliards en 2012. Et en parallèle, on met en place des politiques pour protéger l'environnement. À un moment, il faut s'interroger sur l'adéquation entre la politique de défense et la politique de protection de l'environnement qu'on essaie de promouvoir à travers le monde.

1. D'après lui, le prince Albert II a entendu son message et va étudier ses attentes.